

LE STYLE INDIRECT LIBRE DANS "LA SEMAINE SAINTE" DE LOUIS ARAGON

Zilia Mara Scarpari Schmidt

Le souci d'une forme objective de narration a amené la création d'un procédé de reproduction de paroles et de pensées que l'auteur intègre dans son récit et qui permet de faire connaître au lecteur le plus directement possible, outre la communication fidèle des paroles, les mouvements psychologiques de l'âme de celui qui parle ou qui raisonne. Ayant sa source dans la langue parlée, sa structure repose pourtant dans la langue écrite. C'est que "le style écrit n'est pas le style parlé, mais un style ne se renouvelle que par un contact à la fois étroit et original avec la parole."¹ Ainsi, quoique libre, dans le sens où le personnage a toute disponibilité d'expression et le lecteur, à son tour, toute liberté d'imagination, ce procédé qu'on appelle "style indirect libre" s'attache au cinétisme du récit et on entend alors deux (ou plusieurs) voix qui parlent en même temps: celle des personnages et, discrètement dissimulée, celle du narrateur.

Du point de vue linguistique, le style indirect libre se présente comme un fait de langue, comme un troisième mode de reproduction de l'énoncé, à côté du style direct et du style indirect. Ainsi il n'y a pas de style indirect libre dans un récit où l'écrivain omniscient raisonne à la place de son personnage, ou dans un passage narratif où l'auteur emprunte des mots et même la syntaxe au registre de son personnage pour l'authenticité de ce qu'il raconte expressivement:

(1) THIBAUDET, Albert. *Gustavo Flaubert*, Paris, Gallimard, 1935, p. 249.

Boiteux qu'il fût, avec sa jambe raide, Louis n'était pas manchot pour ce qui est des filles.¹

"Ej'porré dormi nein badins ch'te challe, not moît..." dit le garçon avec cet air obséquieux du gaffeur et un sourire que Müller te vous lui aurait bien refilé une baffe. (II 9)²

Il arrive très fréquemment que l'écrivain laisse le fil du récit à ses personnages qui alors jouent le rôle du narrateur. C'est une narration très expressive, il est vrai, où d'ailleurs des paroles reproduites peuvent être insérées, mais la narration en soi n'est pas considérée comme du style indirect libre.

Finalement il peut y avoir un mélange très ingénieux des modes de reproduction du discours, mais il ne faut pas tout considérer comme du style indirect libre. Dans l'exemple suivant, l'auteur exprime les réflexions de Théodore au style direct d'abord, puis au style indirect libre, différenciés par la nature des pronoms et des possessifs :

Théodore pensa tout à coup: qu'est-ce que j'ai été me fourrer là-dedans? Pourquoi, sacré Dieu, pourquoi, diable? Pourquoi avoir écouté Marc-Antoine? Ce n'était pas mon métier. Evidemment, je m'étais pris à douter de moi, mais, tout de même! Bien sûr, son père l'y avait poussé. Lui, avait joué le tailleur, l'armurier, l'allure qu'il avait, les cheveux... Maintenant il était embourbé là-dedans: que lui étaient les Bourbons? (I 47)

Le style indirect libre en tant que cliché grammatical présente donc des caractéristiques particulières qui le distinguent à la foi du style direct et du style indirect, dont il emprunte tout de même des traits.

Nous examinerons d'une manière générale ses signes grammaticaux et ses indices sémantiques. Nous nous servirons des exemples de style indirect libre dit traditionnel chez Aragon, mais où déjà des cas originaux et souvent ambigus, c'est-à-dire, suscitant de doubles interprétations, annoncent un style indirect libre "très libre" qui s'incorpore totalement au reste du récit par la suppression des indices extérieurs et de l'indépendance syntaxique du discours rapporté.

(1) ARAGON, Louis, *La Semaine Sainte*, Paris, Gallimard, tome I, p. 377.

(2) Les I et II qui, pour une raison pratique accompagneront dorénavant les exemples cités, correspondront respectivement aux premier et deuxième tomes de *La Semaine Sainte*, suivis du numéro de la page où se trouve le texte cité.

Nous ne pourrions pas entreprendre l'analyse du style indirect libre sans rappeler les caractéristiques des autres formes de reproduction du discours.

LE STYLE DIRECT

Le SD¹ est la forme la plus objective de reproduction de l'énoncé. Le communicateur enregistre textuellement les paroles d'un autre sans y rien mêler de lui-même.

Etant donné qu'il présente le contenu du discours de la forme la plus actuelle, au sens où l'acte de la communication de la pensée est envisagée du point de vue de son déroulement en train de devenir réelle dans le moment actuel même où les paroles sont prononcées, le temps du SD est donc le présent ou les temps qui se rattachent au présent du locuteur. Et comme le présent est le temps qui comprend le "ici", le "maintenant", le "je", les temps verbaux, les adverbess de temps et de lieu, les pronoms conservent leur nature authentique, non-transposée. La situation d'allocution introduite, l'encodeur dit des choses de lui-même, du décodeur ou d'un tiers.

Par ses éléments locutifs le SD connote l'énoncé des réactions affectives et expressives du locuteur. Les intonations exclamative, interrogative, etc. sont fidèlement conservées.

En général une phrase émanée du rapporteur, le "modus", contenant normalement un verbe déclaratif, introduit le discours rapporté. Entre le modus et le dictum il y a une étroite dépendance logique et syntaxique: la communication reproduite fonctionne comme complément d'objet de la partie introductrice sans pour autant y avoir aucune particule de subordination qui les lie entre elles; dans bien des cas les deux points les séparent:

Il dit: "Vous êtes bien prudente Madame, on pourrait vous reconnaître..." (I 53)

Le SD peut également venir en apposition à un complément ordinaire:

Les deux voisins de Théo rentraient, poursuivant cette conversation: "Mon cousin de Choiseul-Beaupré, qui est aux gardes-ducors..." (I 26).

(1) Pour une question d'économie nous nommerons le style direct-SD, le style indirect-SI, et le style indirect libre-SIL.

Mais le modus peut se placer après le SD (et alors la dépendance syntaxique est relâchée) ou s'y insérer:

“— J'ai mes raisons, Monsieur, de ne pas l'aimer”,
répondit-elle. (I 59)

Tout de même, songea le maréchal, je n'ai pas besoin de l'alcool de menthe de ce jésuite-là. (I 104)

Ainsi le SD reste d'une certaine façon indépendant du verbe introducteur. Celui-ci implique une information plus ou moins précise.

Il pensa brusquement: quel mauvais goût! Et ricana. On sait de reste que les couleurs trop vives, cela ne plaît pas en peinture. (I 38)

L'information que nous apportent ici les expressions introductrices est plus précise que celle que nous ont apportée les verbes introducteurs des exemples cités auparavant.

Le rapporteur peut juger l'énoncé d'un autre:

“Voyez-vous, monsieur Géricault... — il passe du *tu* au *vous* et inversement, avec une dextérité déconcertante — ... que vous ayez pris l'habit rouge, je ne vous le reproche pas, moi...” (I 121)

Mais ces remarques n'altèrent pas le discours transposé, puisqu'elles sont faites en dehors de lui.

Les guillemets et le tiret (celui-ci n'est pas nécessairement introduit après un paragraphe) sont arbitraires. En général, quand le SD prend la forme d'un monologue intérieur, Aragon supprime ces procédés typographiques. Et quand il s'agit d'une longue conversation à plusieurs voix il soustrait la partie introductrice. On voit donc que le modus peut manquer sans rien ôter au SD, sauf quelquefois la clarté de l'attribution des paroles aux différents sujets parlants:

On avait dépassé Essonnes, cela devait être près de Courcouronnes (...) Comment? Vous êtes fous? Retournez sur Essonnes! Demi-tour! Mon colonel, voyons, mon colonel... nous suivons les ordres, le général... Quel général? (I 79)

... le Quartier-maitre Grenier s'était approché et saluait. Ah bah, est-ce que j'ai le temps d'écouter vos comptes, mon ami! Nous prenons la route d'Amiens... Quoi? Qu'est-ce que vous me chantez

avec Monsieur de Saint-Chamans? Le colonel de Saint-Chamans a invoqué des raisons de santé pour demeurer à Paris... (I 326)

Cette tendance est vérifiée de plus en plus fréquemment dans les romans modernes. C'est une tentative de masquer un inconvénient du SD: la textualité du discours brut rompt intégralement le cours du récit. Et ce que veulent les romanciers du genre d'Aragon, c'est justement une suite harmonieuse de la narration, tout en assurant le rôle spécial que doit avoir le discours du personnage dans cette narration.

LE STYLE INDIRECT

Cela sembla soulager l'ancien babouviste. Il demanda au colonel s'il avait déjeuné... (I 89)
Le jeune homme rougit. Il expliqua que son maître, M. de Saint Simon, en 1813, s'adressait à l'empereur pour lui demander de promouvoir les réformes nécessaires à l'avancement du genre humain... (I 125)

Dans chacun de ces exemples, un locuteur reproduit l'énoncé d'un second locuteur (dans le dernier exemple, le second locuteur reproduit la communication d'un tiers).¹ La seconde communication constitue une proposition subordonnée qui sert de complément d'objet direct au verbe introducteur transitif de la première communication. Ainsi le verbe introducteur ne peut pas être supprimé. La particule de subordination est dans les deux cas une conjonction. Rappelons cependant qu'une subordonnée fonctionnant comme complément d'objet direct peut aussi être introduite par un pronom relatif, un adverbe, etc. . . .

Est-ce que les paroles reproduites se présentent telles qu'elles ont été prononcées? En réalité on n'a reproduit que le contenu conceptuel d'une manière condensée. La syntaxe monotone, la mélodie descendante des phrases nous montrent que le discours est dépouillé de tous les éléments affectifs de la langue.

Voilà quelques caractéristiques du SI. Quoique la communication textuelle ne répugne pas au SI—en voilà un exemple:

Mais le mari de la charmant Nancy annonçait

(1) Comme dans le SD, le rapporteur et le locuteur peuvent coïncider.

que le télégraphe optique que le Roi avait donné l'ordre de démanteler, fonctionnait à nouveau comme papa et maman... (II 90) —,

celui-ci tend à intellectualiser la langue. Les variations prosodiques (le SI ne diffère pas par l'intonation de la narration de l'auteur), certaines catégories lexico-grammaticales, les interjections, par exemple, demeurent en dehors de lui. "Le Style Indirect ne possède que la seule dimension prédicative (la communication seconde n'a aucune base concrète) à l'exclusion de toute possibilité locutive..."⁽¹⁾ Ainsi la phrase locutive "quel mauvais goût!" ne peut pas être (en principe) transposée au SI. Mais cela n'empêche qu'Aragnon essaye de rendre au SI une certaine expressivité, exprimée dans l'exemple suivant par le mot "oui" et par la reprise de "Sens":

Marc-Antoine... avait soufflé à son ami que Sens, oui, Sens, était tombé sans résistance... (I 44)

Le rapporteur peut nous apporter une explication complémentaire ou révéler sa position personnelle par rapport à l'énoncé reproduit, une fois qu'il est le maître de la narration, le porte-parole à toutes les voix. Mais son intervention est toujours exprimée en dehors du discours communiqué, comme dans le cas du SD.

Puis il expliqua, avec des gestes, comment on formait des pans creux... (II 14)

A près de cinquante-cinq ans, elle n'avait pas une ride... Le médecin disait qu'elle serrait trop son corset, je vous demande un peu. (I 209)

II (Fabien) avait fait dire par M. Blacas—l'antipathique M. de Blacas avec son visage de carême, long comme un jour sans pain... — que Sa Majesté comptait toujours aller passer en revue la Maison, mais que... Fantastique! (I 85).

La communication est donc soumise au pouvoir d'un narrateur. Par conséquent le SI obéit au même cinétisme de la narration. Par le caractère subordonné même du SI, on assiste à une dépendance totale des temps verbaux du discours rapporté au temps du verbe introducteur. "Si le verbe sur lequel porte la subordination est rattaché à un passé, il s'ensuit un glissement, une décadence de la subordination—présente

(1) GUIRAUD, Pierre. *Essais de Stylistique*. In: *Initiation à la Linguistique*, série B1, Paris, Klincksieck, 1969, p. 74.

en soi au titre du fait de syntaxe—dans le passé. . .”¹ “Et si l’on subordonne au présent, point n’est besoin pour la subordination de descendre au-dessous du présent de parole.”²

Ainsi, le narrateur du SI ayant une connaissance rétrospective des faits, lorsque le verbe introducteur est à un temps passé, le présent de la phrase subordonnée se change en imparfait, le futur en “conditionnel”, le passé s’exprime, selon le cas, par l’imparfait ou le “plus-que-parfait”. Mais ici, comme nous dit Guillaume, la pensée, si l’on va au fond des choses, ne sort pas du présent, du futur ou du passé, transposés pour une exigence de la syntaxe.

Que dire pourtant de cet exemple d’Aragon?

Le Maréchal répliqua que le Pape dispense les militaires de faire maigre en campagne et sourit à cette belle fille forte, comme il les aimait. (II 226).

N’oublions pas que le SI transpose en principe certains ad-
verbes de temps et de lieu (corrélativement, maintenant: alors-
ici:là. . .).

Le SI amène aussi la transposition personnelle. La non-
-personne transpose la première et la deuxième. “Ce passage
du style direct au style indirect et le changement lié de pre-
mière en troisième (décadence au rang de la personne) est
une décadence syntaxique et stylistique. . . c’est par syntaxe
qu’on descend d’un style à un autre, et par syntaxe qu’on des-
cend de la première personne du style direct à la personne du
style indirect, stylistiquement troisième.”³ Le seul emploi de
la non-personne rapproche encore plus de SI de l’énonciation.

Pour un écrivain comme Aragon, le SI représente une
gêne: c’est que la servitude grammaticale qu’impose ce type de
reproduction des paroles identifie définitivement sa présence
qu’il tâche toujours de déguiser. Quand il l’utilise, il laisse
très souvent le fil du récit dans les mains d’un personnage-et
alors le rôle du rapporteur est à celui-ci-ou il ne fait pas la
concordance temporelle, ou encore il combine artistiquement
SI e SIL.

LE STYLE INDIRECT LIBRE

Des caractéristiques bien précises nous permettent de re-
connaître le SIL dit traditionnel. La transposition personnelle,

(1) GUILLAUME, Gustave. Structure Séminologique et Structure Psychique de la Langue Fran-
çaise. In: *Leçons de Linguistique*, Québec, Les Presses de l’Université Laval, 1971, p. 10.
(2) *Ibidem*, p. 92.
(3) *Ibidem*, p. 120.

la transposition des temps, les traits prosodiques, l'indépendance syntaxique constituent ses signes grammaticaux. On y ajoute des indices sémantiques particulièrement suggestifs.

LES SIGNES GRAMMATICaux DU STYLE INDIRECT LIBRE

, A. *La transposition personnelle*

Les pronoms constituent le signe par excellence qui permet de distinguer la reproduction directe de l'indirect. Quoiqu'elle soit très importante pour la reconnaissance du SIL, soulignons que celui-ci est riche en indices qui lui sont particuliers et que parfois les pronoms, à eux seuls, ne peuvent pas le marquer.

Les pronoms de la situation allocutive sont renvoyés à la non-personne, ce qui ramène le discours au même plan personnel de la narration.

Mme Bourguignon, qui n'entendait guère, avait tout de même perçu qu'on parlait du Maréchal Bessières. Elle le regrettait, elle, ce militaire. (I 147).

La phrase en SIL correspond au SD à: "Je regrette, moi, ce, militaire". Voici maintenant une deuxième personne transposée dans ce dialogue où l'auteur mélange SI et SIL:

L'avocat d'Arras voulut expliquer que c'était là un point de vue rétrograde, la Révolution et l'Empire... justement ! mais il n'avait pas la parole. (II 36).

Le discours de l'avocat est interrompu par quelqu'un qui aurait répliqué en SD: "Justement! Mais vous n'avez pas la parole."

Pour éviter une fausse attribution des paroles, très souvent l'interlocuteur est désigné par son nom propre, comme dans cette réplique en SIL d'une conversation entre M. Géricault et Théodore:

Comment, Théodore ne savait pas qu'il y avait dans le petit temple grec une personne arrivée ici en catimini... pas mal, mais maigrichonne... (I 66)

Les pronoms ne sont pas toujours obligatoirement ramenés au plan de la non-personne. La première personne, propre du SD, ne gêne pas le SIL. On peut la trouver, mais à la place de la deuxième personne quand la narration est à

la première personne. Il y a, de toute façon, transposition personnelle. C'est un cas assez rare. Nous en avons forgé un exemple :

Au bout de la rue je rencontrai M. Rocha. Je lui demandai s'il pouvait me prêter de l'argent. Mais oui, il pouvait me donner cent francs volontiers, je n'avais qu'à passer chez lui à dix heures pour toucher la somme.

La langue parlée possède un certain nombre de locutions toutes faites à la première et à la deuxième personne qui n'admettent pas la transposition personnelle. Affectées dans leur essence par une réalité de discours, elles n'existent qu'en tant qu'elles sont actualisées, qu'en tant qu'appropriées par le locuteur. Cueillis dans le registre familier, ces faits de langue deviennent pourtant des faits de style dans le texte d'Aragon, quand ils empruntent au SIL leur couleur affective et familière, en même temps qu'ils peuvent occasionner un rapprochement psycho-littéraire.

Il (Macdonald) avait servi Bonaparte, lui, l'un des hommes du 18 Brumaire. et puis, cinq ans, on l'avait mis au rancart... Quoi, il était jeune encore, il avait le sang vif, et la générale Leclerc en faisait à sa tête! Cinq ans, sans compter les trois ans à Copenhague, comme ministre plénipotentiaire, lui, je vous demande un peu! (I 102).

L'expression "je vous demande un peu" est intransposable; c'est une expression toute faite, la marque du ton affectif du discours.

Théodore se retourne et s'étire... s'il allait à la fenêtre fumer sa pipe, essayer de voir là-bas le paysage lunaire, je ne sais pas... (II 25).

Employée dans ce cas, comme un tic de langage, ayant donc son existence dans le discours, l'expression "je ne sais pas" refuse d'être transposée au même plan du récit sous peine de se déformer, de changer complètement de sens.

M. Géricault ne se souvenait pas? C'était à Montmorency, l'autre année, au temps des aubépines. Ils étaient trois du même âge, qui sortaient du même collège, à Blois, Jamar, le fils Touchard, vous savez, dont le père dirige les messageries? et lui,

Thierry. A l'hôtel du Grand Cerf, chez Mme Dubocq...

Oui, Théodore se souvenait de la joie de Jamar... (I 124)

Le maintien de la deuxième personne est ici un pur fait de style: celle-ci contribue à restituer aux paroles rapportées l'ambiance du dialogue, la saveur de langue parlée et trahit l'effort de Thierry pour se faire reconnaître par Théodore. "Vous savez" est là pour maintenir la communication, pour vérifier, comme dit Jakobson., "si le circuit fonctionne".¹ Sa fonction est donc purement phatique.

Dans les exemples suivants, l'impératif a tout simplement la valeur d'une interjection très commune dans le langage familier, tant qu'il ne catalyse pas la transposition temporelle du reste de la phrase. Il est là pour assurer l'affectivité du discours.

Bernard regardait avec dégoût et fureur les vestes de leurs hôtes, cet air de parade de l'uniforme, chez ces fuyards... Allons, il allait falloir se mettre à table avec eux... (II 13)

Müller s'était approché du vieil homme qui leur parlait à voix basse: voyons, il ne fallait pas d'incident, à refuser le logis à ces deux mousquetaires morts de fatigue... (II 13)

Il y a des cas où le pronom ne peut pas marquer la nature du discours reproduit. C'est, par exemple, quand la non-personne est authentique, c'est-à-dire, quand elle ne désigne ni le sujet parlant ni l'interlocuteur:

Trahir? Quand avait-il trahi, Ney, hier ou l'an dernier? Il y avait une telle confusion en toute chose... (I 42)

ou quand il n'y a que le pronom neutre *on*:

Il y avait des pommes sur la table... Théodore en attrapa une et y mordit à belles dents. Attendre que le déjeuner fût prêt. Chez M. Géricault, on déjeunait à midi juste. On avait le temps de crever de faim. (I 63).

et, naturellement, quand il n'y a pas de pronom dans le SIL:

Théodore ignore cette phrase. Il avait la tête

(1) JAKOBSON, Roman. Essais de Linguistique Générale, Paris, éd. de Minuit, 1963, p. 217.

ailleurs... Cette femme était vraiment trop mince... (I 66)

C'est alors que d'autres signes entrent en jeu.

B. *La transposition temporelle*

Il la calma. Il n'aimait guère les douceurs. Le fromage était excellent. Et, en fait de dessert, elle parlait si bien de l'Italie...

"Vous vous moquez", dit-elle... (I 280)

Les phrases à l'imparfait sont des paroles de Théodore qui dialogue avec Denise pendant le repas. Ces imparfaits équivalent à des présents au SD.

Mais soudain, Charles Fabvier tressaillit. Devant lui, revenant à sa rencontre, un couple mal apparié lui avait fait battre le coeur... Cela n'était pas possible... (I 92)

L'auteur moderne n'a aucun besoin de raisonner à la place de son personnage. C'est Fabvier lui-même qui croit se tromper. Entre le récit et les pensées du colonel il y a un décalage temporel: le récit est au passé et le discours reproduit est en fait au présent transposé. Mais signalons d'ores et déjà qu'il y a des cas douteux:

Tout d'un coup elle s'assit, inquiète: il y avait du bruit au dehors, un pas rapide, un bruit dérobé, une toux. (I 163)

Est-ce le narrateur qui nous informe qu'il y a eu un bruit venu du dehors de la chambre ou Virginie qui, l'ayant entendu, a constaté: "il y a un bruit au dehors"?

La narration peut présenter des imparfaits qui coïncident avec les imparfaits du SIL. L'uniformité est pourtant apparente: les imparfaits du récit décrivent des choses passées; ceux du SIL ne sont que des présents transposés:

Lui ne l'écoutait pas. On allait donc le séparer de Virginie... (I 159)

Le "conditionnel" transpose le futur et le "plus-que-parfait" le passé composé:

... le général Hulot... avait été voir un peu ce qui se passait dans Saint-Denis. Quel sale esprit dans cette ville!... Maison raconterait ce qu'il voulait: il

était là, lui, depuis le soir, et il avait laissé s'établir le désordre. (I 204)

Au SD cet exemple correspondrait à: "Quel sale esprit dans cette ville! ...Maison racontera ce qu'il veut: il est là, lui, depuis le soir, et il a laissé s'établir le désordre."

Mais on peut trouver des imparfaits, des conditionnels authentiques dans le SIL.

Tout naturellement, il avait voulu un anglo-normand... Il voulait un vrai trotteur... C'était une chance d'être tombé sur ce demi-sang... (I 34)

En SD, les pensées de Théodore seraient: "Je voulais un vrai trotteur... C'est une chance d'être tombé sur ce demi-sang..." L'imparfait "il voulait" marque un fait antérieur par rapport à un autre déjà accompli (être tombé). Mais c'est dans son présent actuel que le personnage raisonne. On voit par là que les passés transposés sont peu démonstratifs pour la reconnaissance du SIL puisqu'ils ont la même forme que des passés véritables.

Le Père Elisée disait son chapelet d'un air préoccupé. Tout de même les sots propos de ce Touchard le travaillaient. Pas possible, ce serait une telle trahison de la part de Sa Majesté! Pourquoi voudrait-il se débarrasser de lui? (I 151)

L'hypothèse que le Père Elisée veut écarter appelle nécessairement ces futurs avec surcharge d'hypothèse. Il n'y a pas moyen de les transposer.

Il arrive parfois que le SIL conserve la forme authentique du présent ou du futur. C'est le cas, par exemple, quand le récit est au présent. Il est tout naturel que le SIL reste en conformité avec le plan temporel de la narration. D'ailleurs, il est le procédé qui fait parler le personnage avec toute l'expressivité de la langue, dans le même prolongement du récit.

Théodore, du bruit que cela fait, se dresse brusquement dans l'ombre du lit: il voit qu'une sorte de lueur monte fantastiquement du plancher vers le milieu de la pièce. Où est-il? Que signifie ce soleil souterrain? (I 274)

Tony de Reiset... se reproche sa sottise. Où ira cet or? Comment pourrait-il lui parvenir? Et Amélie se sera dépouillée pour lui... les enfants..." (II 257)

Mais c'est lorsqu'elle est en contraste avec le plan temporel du récit ou lorsqu'elle est rencontrée partiellement à l'intérieur du SIL (on y comprend aussi la non-concordance des temps) que la non-transposition du présent ou du futur a des effets surprenants. Nous reprendrons encore ce sujet.

C. *La position syntaxique du Style Indirect Libre*

Du point de vue syntaxique, le SIL est traditionnellement indépendant, c'est-à-dire, aucun outil grammatical ne l'attache à un verbe introducteur dont il serait le complément d'objet direct, comme le SI. Mais comme le SD, le SIL, malgré son indépendance syntaxique, peut compléter le sens d'un verbe déclaratif ou d'une expression équivalente. C'est à cause de cette nature autonome qu'on l'a qualifié de libre.

Lascours expliqua qu'il avait quitté la caserne d'Orsay sur les onze heures, et que ses officiers avaient été troublés de voir qu'au lieu de les diriger sur Melun, on leur faisait traverser la Seine... Pour lui, il avait reçu des ordres fort peu explicites, il obéissait sans poser des questions... (I 173)

Dans cet exemple, on aperçoit le SIL au moment où les conjonctions libèrent les paroles rapportées de l'attachement au narrateur.

De même que le SD est parfois introduit ou indiqué au moyen d'un verbe dans une proposition incise qui appartient au narrateur (alors il dit: "Je suis là"! ou je suis là, dit-il), le SIL peut, lui aussi, être annoncé ou indiqué par un verbe ou une expression équivalente. Mais il n'y a aucun outil grammatical entre le SIL et son indice. Il y a seulement un rapport de sens: le SIL complète le sens du verbe déclaratif qui l'introduit ou de son équivalent. Ainsi dans ces deux exemples le SIL développe le sens de "il eut une petite hésitation" et "se rejeta dans ce torrent de paroles":

Il eut une petite hésitation: n'était-ce pas cet Alexandre de Laborde qu'il avait connu en Espagne? (I 86).

Puis (Mme Visconti) se rejeta dans ce torrent de paroles. Car il s'agissait de vivre, de vivre ! Pas quelques jours, la vie ! ... (I 212)

Et voilà un dernier exemple qui peut prouver l'autonomie totale de SIL où il n'est introduit ou indiqué par rien :

César arrêta son cheval. Que se passait-il? (I 107).

Il peut arriver (et cela est un fait de plus en plus fréquent dans les romans modernes) que le SIL se présente sans cette indépendance syntaxique. "La Semaine Sainte" en est une source d'exemples. On le verra plus loin.

D. *L'intonation*

Comme dans le SD, les traits prosodiques enveloppent les paroles rapportées en SIL.

Le général se souciait peu de lui répondre. Puisque la compagnie de Wagram était là, elle n'avait qu'à attendre le Roi. Lui, de toute façon, il avait écrit au maréchal Macdonald qu'il serait à sa disposition à Saint-Denis. Macdonald venait-il avec Sa Majesté?

"Je n'en ai pas la moindre idée", dit Lascours". (I 174).

Aux phrases assertives succède une interrogation. Soulignons que les questions proprement dites au SIL, comme celle-ci, qui attend nécessairement une réponse, sont peu fréquentes dans "La Semaine Sainte". Par contre, l'intonation interrogative-dubitative et les interrogations fortement affectives qui rappellent plutôt les exclamations parsèment toute l'oeuvre :

"Vous vous intéressez à ma peinture?"

Etait-ce Jamar qui lui avait communiqué cet enthousiasme? (I 127)

Ces interrogations ont parfois un caractère vraiment "douteux" :

Son habit rouge lui était devenu aussi odieux qu'à l'inconnue. Avait-il ses raisons pour cela? Avant d'entrer chez son père, il passa dans le box... (I 60).

C'est le personnage qui s'interroge ou c'est un simple recours de l'auteur pour rendre à l'énonciation une légère tonalité dramatique?

L'interrogation exclamative permet les plus différentes nuances d'affectivité :

...Ils n'allaient tout de même pas faire faire une

course de nuit à des bêtes qui sortaient d'une manoeuvre en terrain détrempe, non? (I 45).

Et puis, tout d'un coup, il avait tout dit. Alors, abandonné le plan longuement mis sur pied par le colonel, et que le Maréchal avait fait sien? Quoi, le Roi foutait le camp? (I 83).

Et nous arrivons aux exclamations proprement dites:

Il ramena son manteau sur ses cuisses. Il faisait froid dans cette saloperie de temps! (I 146).

Mais l'intonation toute seule ne peut pas être le signe du SIL:

...la pluie s'était remise de la partie... Bon Dieu, se faire saucer pour marchander avec ce maquignon picard! (I 318)

Cet exemple est du SD.

Remarquons finalement qu'une phrase nominale locutive employée toute seule au milieu du récit peut être l'expression d'un discours rapporté très affectif. Mais pour qu'il soit du SIL, il faut dans ce cas un signe plus déterminant que l'intonation. Dans l'exemple suivant, le SIL est annoncé par un verbe introducteur (qui n'est pas un indice pertinent, puisqu'il peut également introduire un SD); mais c'est la transposition personnelle qui le caractérise comme tel:

Il demanda des nouvelles de Mme Visconti, d'un air détaché, ce qui choqua le Baron: cette intrusion dans sa vie privée dans un pareil moment! (I 173).

Autrement, ces phrases locutives ne peuvent exister, rappelons-le, que dans le SD:

...le Père Elisée voyait frémir les épaules du conducteur. De belles épaules, le sacripant! Mais une venette à leur échelle... Ils avaient été mobilisés par un troupeau de boeufs... (I 192).

L'intonation peut exprimer l'ordre ou la défense. Mais dans le SIL l'impératif, en passant à la non-personne, prend la forme d'un subjonctif. Dans "La Semaine Sainte" on trouve normalement la transposition modale mais le temps du verbe se conserve authentique: Aragon préfère employer l'impératif indirect libre avec le récit au présent; dans ce cas on ne transpose pas les temps:

Ah, qu'on rie de lui, si l'on veut, qu'on rie à crever, comment oublierait-il l'inoubliable? (II 174).

LES INDICES SÉMANTIQUES DU STYLE INDIRECT LIBRE

Le SIL est riche en indices qui lui sont particuliers, à cause justement des différentes manières dont il se réalise. Par indices sémantiques nous comprenons aussi le mode d'introduction. C'est donc un vaste sujet. Ainsi nous avons restreint le champ de ses indices que nous avons classifiés en intérieurs et suggestifs.

A. *Les indices sémantiques intérieurs*

Dans cette classification, nous avons compris les mots, les tournures, les façons de s'exprimer en général qui, dans des circonstances données, ne peuvent être émanés que des paroles ou des pensées d'un personnage. Signalons cependant ce que nous dit Marguerite Lips: "Il se peut que ce ne soient pas les expressions en tant que signes qui révèlent le style indirect libre, mais les idées auxquelles ces expressions servent de véhicule."¹

Une attitude objective du narrateur ne permet pas des appréciations gratuites à propos de ce que dit ou de ce que pense un personnage.

Ainsi pourquoi le narrateur trouverait-il "vraiment" grosse ou mince une femme qui n'est importante que pour Théodore?

Il avait le tête ailleurs, dans le jardin, le petit temple grec aux boules d'if. Cette femme était trop mince, vraiment. (I 66).

Quel intérêt aurait-il à un article de Benjamin Constant?

Cet article de Benjamin Constante... c'était à n'y rien comprendre.

Oui, bien sûr, l'équipée de Lefèbvre Desnouettes avait échoué. (I 75).

Enfin pourquoi aurait-il exprimé ce doute?

"Et vous auriez bien aimé y aller en Italie, Mademoiselle?"

(1) LIPS, Marguerite. *Le Style Indirect Libre*, Paris, Payot, 1926, p. 66.

Elle détourna la tête, se tut, baissant les yeux. Peut-être qu'elle pleurait. (I 279).

Par conséquent, dans ces cas, "vraiment", "oui", "bien sûr", "peut-être" sont des expressions qui ne peuvent appartenir au narrateur. Des tours familiers, l'argot, une syntaxe particulière constituent des signes pertinents pour la reconnaissance d'un discours rapporté.

Le SIL permet ainsi la reproduction d'un registre qui ne saurait être celui de l'écrivain. En général la manière dont pense et s'exprime un personnage permet de distinguer les paroles reproduites de la narration, même si le parler des personnages semble parfois déteindre sur le style de l'auteur ou si le narrateur est parfois un autre personnage.

"Qu'est-ce que vous voulez, Messieurs?"

C'étaient des lieutenants, des capitaines, tiens, un commandant... Leurs uniformes disparates, un bariolage de couleurs... (I 222)

C'est un rapport économique des présentations des lieutenants, des capitaines, du commandant au général Maison (à qui sont les paroles en SD). Un seul mot, "tiens", introduit un double rapprochement: celui du narrateur vers le général et celui du général vers les autres militaires. La charge affective de cette formule figée est capable de synthétiser le dialogue au maximum, tant, qu'on peut imaginer le dialogue primitif: le commandant se présentant à Maison et la réaction, la surprise ironique et mal dissimulée de celui-ci à travers l'intonation de son discours, maintenue grâce à cette expression interjective. Est-ce pourtant un discours indirect libre?

Ce sujet peut nous mener très loin. Nous le laissons donc à l'état d'ébauche.

B. *Les indices sémantiques extérieurs.*

L'indice sémantique extérieur ne peut pas être considéré comme décisif pour la caractérisation d'un SIL. Pour cela même on l'appelle "indice" et non "signe". Il aide, c'est vrai, la reconnaissance du SIL mais son importance reste là. Il est un verbe de déclaration (comme *dire, penser, songer*) ou une ex-

pression équivalant à un verbe de déclaration qui, dans la perspective du récit, introduit le SIL. Ces verbes constituent normalement une proposition indépendante. Elle annonce le SIL directement, comme elle pourrait annoncer un SD.

Il songea à la trahison du maréchal... Qu'est-ce que tout cela signifiait?... (I 30).

Il rassura le maréchal: Mme Visconti avait eu une petite crise de coeur... (I 216).

La proposition introductrice annonce le SIL d'une manière directe et évidente. Il n'est pas nécessaire au lecteur de faire aucun effort pour le reconnaître.

Ces indices extérieurs contiennent une information plus ou moins grande, cela dépend de leur nature. Mais ces informations sont d'une importance médiocre puisque la tonalité du discours ne se fait pas lexicalement en dehors de lui mais intrinsèquement à travers l'intonation, à travers les paroles rapportées elles-mêmes.

Nous avons vu jusqu'ici l'indice extérieur placé avant le SIL. En annonçant celui-ci, l'indice antéposé permet au lecteur, dans la plupart des cas, l'identification immédiate du SIL. Mais cet indice peut se situer après les paroles rapportées:

...Les ordres, on n'avait qu'à les donner soi-même. C'est ce qu'il (Maison) dit d'un air très las au Baron Lascours. (I 172).

Ainsi, l'indice extérieur peut se manifester encore à temps pour éviter une fausse attribution des paroles. Il peut apparaître même tardivement pour renseigner le lecteur qu'il s'agit d'un dialogue et pour rappeler la tonalité des paroles.

Finalement, il peut se présenter sous forme d'incise. L'incise constituée d'une expression verbale du genre *pense-t-il*, *dit-il*, *songe-t-il*, très courante dans le SD, est peu fréquente dans le SIL, surtout dans "La Semaine Sainte". Nous en avons trouvé quand même un exemple:

On avait besoin d'être rassurés, ou quoi? pensait Théodore. (I 27).

C. Les indices suggestifs

Chez Aragon, le SIL se présente le plus souvent sans l'indice sémantique extérieur. C'est l'économie du récit au profit de l'expressivité du discours rapporté.

Un sentiment exprimé dans le récit peut évoquer des pensées en SIL:

Maison était soucieux. Avait-il fait un mauvais calcul l'an passé? Il n'avait voulu sauvegarder que la continuité de l'armée...du moins, c'était ainsi maintenant que les choses se présentaient pour lui... (I 174)

Ainsi, le SIL développe en détail ce que l'introduction indique sommairement.

Le SIL peut être suggéré par une perception visuelle qui suscite des constatations, des pensées intérieures:

Théodore le regarda s'éloigner avec une affection qui touchait à la tendresse. Ah, cela, c'était un cavalier! (I 323)

De son cheval, il ne pouvait voir que l'appui des fenêtres de la pièce jaune. Qui habitait là maintenant? De quoi avait-elle l'air à présent, la pièce jaune, avec ses hauts plafonds, ses fenêtres à volets intérieurs? (I 151)

Ce sont des indications très vagues.

Il se peut que dans "La Semaine Sainte" le SIL se présente sans indépendance syntaxique, comme une suite harmonieuse du récit:

Augustin regardait Théodore avec les yeux de l'admiration, comment n'eût-il pas été sensible à ce charme de gentillesse que tous ressentaient auprès de Géricault? (I 126)

M. de Lauriston considérait le mousquetaire d'un air de sympathie, un beau garçon, bâti comme le diable, qui ne semblait faire qu'un avec son cheval... (I 32)

Ainsi l'auteur s'efface progressivement et c'est à travers les yeux d'un personnage que la description de l'autre nous parvient. Ces regards mêlés d'affectivité peuvent troubler profondément les limites entre le récit et le discours rapporté; et il peut arriver même que les verbes des phrases reproduites soient supprimés pour la mise en relief des caractérisants affectifs. Alors nous n'y voyons pas de SIL; le procédé se rapproche plutôt d'un discours direct sans indépendance syntaxique:

Son mari la suivit du regard, plus fraîche, plus blonde que jamais, après son troisième accouchement! (I 232)

L'ambiance d'un dialogue peut suggérer le SIL

“— ...Tu sais ce qu'on dit en ville?”...

Il savait. Et puis Jamar était venu le matin même, de bonne heure, croyant trouver Théo, et il en avait raconté! (I 62)

Mais recourir tout simplement à l'ambiance du dialogue n'est pas toujours sûr.

“Alors, — dit Jacques-Etienne, — ce capitaine, qu'est-ce qu'il vous dit, Lieutenant?”

L'aide-de-camp ne voulait pas parler au milieu de tous ces gens. (I 215)

La phrase qui suit le SD pourrait appartenir au récit. Plutôt que l'atmosphère du SD, c'est l'actualisateur “ces”, qui, en permettant une approximation plus grande vers le personnage, nous fait croire à la forme transposée de “je ne veux pas parler au milieu de tous ces gens”.

Nous pourrions étendre cette étude. Nous pourrions parler de beaucoup d'autres influences du contexte, des appels que le lecteur peut faire à sa logique pour trouver les traces qui pourraient le conduire à la reconnaissance du SIL. Ce serait pourtant un terrain peu sûr, car nous pourrions facilement nous éloigner des principes linguistiques.

Le SIL est donc un procédé hybride qui combine à la fois des caractéristiques du SD et du SI. De la reproduction directe il emprunte la position syntaxique (comme le SD, le SIL est indépendant, aucun mot de liaison ne l'attache à la narration proprement dite), les recours expressifs, les traits prosodiques, la quasi-textualité des paroles rapportées. On dit quasi-textualité parce que, comme le SI, il transpose les temps si le récit est au passé et renvoie l'énoncé reproduit au plan personnel de la narration.

Pour le reconnaître, nous distinguons des signes grammaticaux — nous venons de les rappeler — et d'autres qui touchent à la sémantique, qui peuvent faire du SIL un cliché. Par indices sémantiques intérieurs nous comprenons les expressions, les tournures qui, dans des situations déterminées

par le contexte, marquent le discours reproduit. Par indices sémantiques extérieurs nous comprenons la proposition qui, attachée à la perspective de la narration, permet d'annoncer le SIL d'une manière relativement évidente. Cet indice peut se placer également après le discours ou venir sous forme d'incise, ce qui est très rare. Un sentiment, une perception visuelle, l'ambiance d'un dialogue, bref, des indications très vagues peuvent suggérer le SIL. Alors le lecteur a recours beaucoup plus à sa logique qu'à des traits purement linguistiques. On se figure par là les dangers de ce procédé.

Le SIL est toujours une source de création. Sa propre qualification de "libre" nous l'indique... Le SIL dit traditionnel ne répugne pas à Aragon. Mais on remarque sa tendance à supprimer les indices extérieurs et à ne garder que les indices intérieurs. Il arrive même à présenter un SIL sans autonomie syntaxique, comme un prolongement harmonieux du fil du récit, déterminé par la charge affective du discours. Cette tendance, vérifiée de plus en plus fréquemment au cours de la lecture de "La Semaine Sainte", amène des cas parfois si ambigus qu'on ne sait plus où la narration se termine et où commence le SIL.

Mais il y a encore une autre caractéristique particulièrement importante et originale du SIL chez Aragon et qui mérite notre attention spéciale: il s'agit de la non-transposition temporelle que nous aurons l'occasion d'étudier.

BIBLIOGRAPHIE

- ARAGON, Louis. *La Semaine Sainte*, Paris, Gallimard, 1858, 2 tomes
- BENVENISTE, Emile. *Problèmes de Linguistique Générale* Paris Gallimard, 1966
- COHEN, Marcel *Grammaire et Style*, Paris, Editions Sociales, 1954
- GUILLAUME, Gustave. *Structure Sémiologique et Structure Psychique de la Langue Française*. In: *Leçons de Linguistique*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1971
- GUILLAUME, Gustave. *Langage et Science du Langage*, Paris, Librairie A. G. Nazet, 1969
- GUIRAUD, Pierre. *Essais de Stylistique*. In: *Initiation à la Linguistique* série B1 Paris, Klincksieck, 1969
- JAKOBSON, Roman. *Essais de Linguistique Générale*, Paris, Minuit, 1963
- KALIK-TELJATNICOVA. "De l'Origine du Prétendu "Style Indirect Libre"". In: *Le Français Moderne*, Paris, Arrey, 1965-66
- LIPS, Marguerite. *Le Style Indirect Libre*, Paris, Payot, 1926
- THIBAUDET, Albert. *Gustave Flaubert*, Paris, Gallimard, 1935
- WAGNER et PINCHON. *Grammaire du Français Classique et Moderne*, Paris, Hachette, 1962.